

Politiser l'inconfort : la norme, le « nous » et le confort dans les milieux féministes institutionnalisés

Par **Mélanie Ederer**

Le féminisme est intrinsèquement lié à l'inconfort – que j'utilise ici comme synonyme de malaise – : malaise comme femme dans une société patriarcale, coloniale, capitaliste, raciste, transphobe et capacitiste; malaise à exister à l'intérieur et à lutter contre des systèmes politiques, juridiques, carcéraux, médicaux et scolaires qui y participent ; malaise à naviguer dans des espaces publics, professionnels, familiaux ou numériques qui en sont traversés; malaise qu'on déclenche quand on dérange un espace ou une joie qui se faisait sans nous; malaise qu'on ressent et qu'on crée quand on dénonce les violences qu'on vit ou malaise quand on rencontre des obstacles à dénoncer; malaise quand on apprend à collaborer avec des personnes qui n'ont pas les mêmes expériences que nous et malaise quand certaines nous disent qu'on participe à leur propre oppression. Le malaise est central dans le vécu des féministes, porté par et dans les corps, dans les combats féministes, dans ce que les féministes font, ressentent, diffusent et vivent.

Pourtant, comme le malaise est inconfortable, on en parle peu – voire pas – dans plusieurs milieux féministes. Pas parce qu'ils en sont exempts, mais parce que la volonté de créer un espace de solidarité – hors des malaises vécus dans la société et pour les combattre – glisse souvent dangereusement vers l'idée qu'il doit être un espace de sécurité, libre d'inconforts; parce que ressentir un malaise est vu comme un danger, une violence à combattre; parce que les féministes peuvent être tellement habituées à vivre, créer et craindre les malaises qu'elles veulent se construire des lieux où il n'y en

a pas. L'espace de solidarité, souhaitée comme confortable, devient alors un espace de confort, où tout ce qui trouble, dérange ou menace « le confort » est perçu comme contraire à la solidarité, contraire au féminisme.

Dans cette contribution, je cherche à porter une réflexion sur les malaises dans les milieux féministes institutionnalisés au Québec, sur ce que les malaises – nos malaises comme personne qui y œuvrent – sont et font, sur ce qu'ils disent de « nous » comme personne qui s'y sentons confortable, de nos espaces et de nos perspectives de solidarité. Pour cela, j'explore d'abord la notion de « malaise » à partir de l'approche de Sara Ahmed (2015, 2017). Je propose d'approcher les malaises en tant que mécanismes, conscients ou non, servant à maintenir le statu quo dans les milieux féministes, c'est-à-dire un entre-soi hiérarchisé, confortable uniquement pour certaines femmes en fonction des normes historiques et des systèmes d'oppression au Québec. Après avoir défini le contexte des « milieux féministes institutionnalisés », je présente quelques exemples d'inconforts qui y circulent afin de réfléchir à leurs impacts sur le « nous » dans ces espaces, sur les dynamiques qui le (dé)limitent et qui restreignent les possibilités de solidarité par et dans les milieux.

Quelques précisions sur cette démarche et la posture à partir duquel je l'envisage : cette réflexion n'est ni aboutie – elle sera certainement incomplète –, ni n'est une preuve que j'ai atteint un stade ou un état différent des personnes auxquelles je réfère dans cet article. Si je m'intéresse au malaise, à la fois comme militante

féministe et comme chercheuse, cela ne signifie pas que j'ai dépassé ceux que je vis – ou que j'y réponds mieux – ou que je ne contribue pas aux malaises vécus par d'autres personnes qui naviguent dans les milieux féministes. Réfléchir au malaise, chercher à le voir en face, le situer dans nos espaces, le nommer me semble non seulement un devoir féministe (Ahmed 2017), mais une voie essentielle pour tenter de se solidariser entre personnes qui vivent des oppressions.

Redéfinir l'inconfort : le confort comme privilège à protéger

Les inconforts sont souvent considérés comme individuels, propres à chaque personne, et perçus comme une réaction : quelque chose provenant de l'extérieur déclenche l'émotion qu'on qualifie d'inconfort; la chose est donc source d'inconfort.

Pourtant, de nombreux·ses chercheur·euses, notamment féministes, ont démontré que les émotions sont construites, apprises par la socialisation, transmises par et intégrées dans les structures sociales et contribuant aux dynamiques de pouvoir entre groupes sociaux (Hochschild 1979; Ahmed 2015). On apprend ainsi ce que sont les émotions, ce qui doit déclencher quelles sensations qu'on qualifie ensuite d'émotion, comment manifester l'émotion, comment percevoir et réagir aux émotions des autres, et ainsi de suite. Les émotions ne sont donc ni individuelles ni objectives : elles sont collectives, apprises, liées à nos appartenances de groupe (ex. classe sociale, genre, etc.) et servant à (les) communiquer.

Selon nos appartenances de groupe, on apprend ce qui doit (nous) rendre inconfortable, on manifeste notre inconfort et, donc, notre appartenance au groupe, contribuant à construire « comme inconfortable » ce qui est vu comme la source de notre inconfort; les autres peuvent alors à la fois apprendre ce qui rend inconfortable, confirmer l'appartenance de groupe et réagir en fonction de ce qu'ils ont appris comme réaction à l'inconfort d'un membre de leur groupe. Par nos inconforts, on construit à la fois « je » comme individu, notre groupe – sa norme et ses limites – et ce qu'on considère/diffuse comme étant l'origine de nos inconforts. En effet, les inconforts collent aux corps des individus perçus comme étant leur source (Ahmed 2015) : si une personne *me rend* inconfortable, *elle est responsable* de mon inconfort = elle est inconfortable. Comme le processus de construction/association des corps aux émotions est oublié/effacé, les inconforts sont perçus comme émergeant de ces corps (Ahmed 2015) et comme individuels, propres à chaque personne.

Bien que tout le monde puisse en vivre, les inconforts, comme les individus, ne sont pas égaux. Les personnes qui correspondent à la norme – bâtie par et pour elles – y sont confortables; elles ne la voient pas. Elles peuvent alors se percevoir comme « neutres », uniquement *affectées* par les inconforts (perçus comme venant de l'extérieur), sans (sa)voir la norme qui les rend confortables et ses impacts sur les individus qu'elle construit par exclusion : « One does not notice this as a world when one has been shaped by that world, and even acquired its shape. Norms may not only have a way of disappearing from view,

but may also be that which we do not consciously feel' » (Ahmed 2015, p. 147-148).

Les individus qui ne correspondent pas à la norme, en revanche, la voient, la ressentent, la vivent au quotidien. L'inconfort – des personnes qui créent la norme – leur colle à la peau : ils deviennent inconfortables, à la fois source d'inconfort et contraint de le tolérer – les inconforts qu'ils subissent interprétés comme une déficience de leur part et invisibilisés. La construction/circulation des inconforts mène ainsi à produire une différenciation entre le « nous-neutre » et les « autres-inconfortables », où le « nous » est à la fois le groupe qui construit la norme, hiérarchise les corps et est à protéger, à garder confortable.

Le confort est ainsi un privilège (*entitlement*) que certaines personnes possèdent (Ahmed 2015) et qui structure les espaces – qui mène à structurer les espaces pour le protéger. La volonté de maintenir son confort est ainsi vu comme légitimant le fait d'encadrer ou de limiter certaines personnes (exclues de la norme) pour éviter qu'elles ne causent des inconforts; elles doivent alors (apprendre à) effectuer un travail d'émotion (Hoschild 1983) pour rendre confortable les individus qui les construisent/perçoivent comme inconfortables afin de (mériter) demeurer dans l'espace (Almeida et Lopez 2021). Si elles décident de ne pas le faire, de nommer les mécanismes qui les altèrent et de dénoncer les violences qui maintiennent la norme, elles sont vues non seulement comme inconfortables, mais comme dangereuses; parce qu'elles troublent volontairement le confort d'individus, – c'est-à-dire refusent de les garder confortables, comme une menace contre lesquelles il faut se protéger.

Tracer la norme et l'inconfort dans les milieux féministes institutionnalisés au Québec

Si les milieux féministes institutionnalisés peuvent être des repères importants de rencontres, d'organisation et d'actions entre féministes, ils sont également des lieux de violences, notamment envers les femmes perçues comme troublant le confort qui y est souhaité. Le fait de contester la norme par sa présence ou par ses actions peut être vu comme *déclenchant* des inconforts et suivi par des violences visant à protéger les femmes qui ont le privilège d'y être confortables. Je présente d'abord les « milieux féministes institutionnalisés » pour aborder certains des inconforts qui le structurent, le traversent et teintent « les inconforts » des individus qui y circulent.

J'utilise « milieux féministes institutionnalisés » pour référer aux organisations nées du Mouvement des femmes du Québec (MFQ), « un mouvement ancré au Québec, dont l'identité collective de base est l'identité femmes ou "les femmes de la majorité" » (Campbell-Fiset 2017, p. 5). Ce mouvement est parfois associé au féminisme majoritaire, au féminisme universaliste ou au féminisme blanc, sans surprise, puisque « la catégorie de femmes cis, de couleur blanche, dites "de souche", hétérosexuelles, de classe moyenne, validées et éduquées [est] établie en norme dans le MFQ » (Campbell-Fiset 2017, p. 6). Cela ne signifie pas que le groupe des femmes qui y était impliqué était homogène (voir par ex. Chrétien 2014; Descarries 2005; Hamrouni et Maillé, 2015), mais que, dans ce mouvement, une position sociale a été établie comme la norme, le point d'ancrage à partir duquel les luttes étaient choisies (Corbeil et Marchand 2010) et le mouvement structuré :

1. Je préfère laisser les mots dans leur langue originale puisque chaque mot à un sens. Par souci de clarté, voici une traduction en français : « On ne perçoit pas cela comme un monde lorsque l'on a été façonné-e par ce monde, voire lorsqu'on en a adopté la forme. Les normes ne disparaissent pas seulement de notre champ de perception, elles peuvent aussi être ce que nous ne ressentons pas consciemment. » Je traduis.

« la plupart des femmes, non seulement celles que l'on rejoint, mais celles qui sont militantes, celles qui sont porte-parole, celles qui sont visibles, du mouvement des femmes : il y a un certain âge, un certain profil [...] » (Szczepanik et al. 2010, p. 195).

Bien que des femmes aux expériences diversifiées aient été présentes dans le Mouvement des femmes du Québec, leurs voix ont été minorisées par celles plus nombreuses, plus écoutées et plus entendues; leur présence/contribution même dans ce mouvement a été invisibilisée, presque effacée de la mémoire « collective ». Si cet effacement n'a pas nécessairement été conscient – il faut voir les personnes pour avoir conscience qu'on les silence –, il a contribué à renforcer la norme du Mouvement – la position confortable des femmes blanches, cis et hétérosexuelles (entre autres marqueurs de hiérarchisation) qui y correspondent –, ainsi qu'à se construire un passé commun idéalisé : la perception d'un temps où « les féministes », imaginées comme homogènes, s'entendaient bien et se solidarisaient dans des luttes dites « communes ».

Lorsque des femmes perçues comme différentes prennent davantage de place dans les milieux féministes institutionnalisés – nés de ce mouvement et porteurs de cette histoire homogénéisante –, elles sont souvent vues comme inconfortables. Parce qu'elles contestent les structures qui les relèguent aux marges, elles peuvent être considérées comme créant des divisions là où un consensus était imaginé (Lopez 2016) : « le malaise concerne généralement les limites de l'inclusion et de l'ouverture à des réalités diverses, le “non-négociable” du féminisme, ce qui ne peut faire l'objet d'accommodements, pour ainsi dire » (Corbeil et Marchand 2010, p. 77).

Parce qu'elles troublent le confort de celles qui habitent la norme, elles peuvent être perçues comme menaçantes ou comme violentes, alors que les violences dénoncées sont invisibilisées : « *reporting a problem was ultimately seen as a problem itself*² » (Almeida et Lopez 2021, p. 176).

Après de nombreuses violences, tensions et ruptures, plusieurs milieux féministes institutionnalisés ont accepté d'intégrer « l'intersectionnalité » dans leur discours ou leur analyse, parfois une intersectionnalité blanchie (Bilge 2015), parfois dans une intention réelle de lutter pour une égalité entre et pour toutes les femmes. Ces « crises » ont pu visibiliser – pour celles qui ne la voyaient pas – la limite du « nous » dans les milieux féministes : la réalisation que les organisations nées du Mouvement des femmes du Québec aient pu contribuer à des violences rend certaines femmes inconfortables alors que ce n'est ni nouveau, ni inconfortable de l'apprendre pour les femmes qui le vivaient. Toutefois, si ressentir un inconfort en réalisant que son féminisme exclue même certains milieux féministes à faire des changements pour devenir *plus inclusif*, l'inconfort contribue également à réifier le « nous » historique, notamment à travers la perception que certaines femmes, construites par exclusion, sont inconfortables.

Ainsi, l'intégration d'une perspective intersectionnelle a peu contribué à changer la norme des milieux féministes ainsi que les impacts sur les individus qui n'y correspondent pas. Les inconforts dans les milieux féministes contribuent à circonscrire un « nous », défini par qui peut y être confortable et en fonction de qui est vu comme dérangeant le confort. Ces inconforts non seulement collent à certains corps, les construisent comme « inconfortables », mais

2. « Signaler un problème était, en fin de compte, perçu comme un problème en soi. » Je traduis.

participent aussi à structurer les organisations afin de protéger le « nous » des inconforts ; les inconforts distinguent finalement celles de qui « nous » sommes solidaires et celles de qui « nous » ne le sommes pas (Ahmed 2004).

De fait, il ne suffit pas d'accepter individuellement de « vivre des inconforts » pour agir sur leurs effets ou pour contester les rapports de pouvoir auxquels ils contribuent. Il est nécessaire de reconsidérer à la fois le rapport aux in/conforts et à ce qui délimite le « nous ».

Visibiliser le/l'in-confort et ses impacts dans les milieux féministes

Lorsqu'on circule dans les milieux féministes institutionnalisés, certains sujets sont « connus » comme étant l'objet de « débats », par exemple l'*inclusion* des femmes racisées ayant ou non un parcours migratoire, celle des femmes en situation de handicap et des femmes trans (Almeida et Lopez 2021). Ainsi, il n'est pas rare d'entendre des féministes proposer de se regrouper autour de thèmes *moins sensibles* ou de luttes « qui réunissent tout le monde », l'environnement ou la santé étant souvent suggérés en exemple. En plus de contribuer à renforcer la perception que certains enjeux sont inconfortables et à éviter, cela présuppose notamment que :

1. Certains thèmes peuvent être pensés hors des systèmes d'oppressions qui traversent la société, ce qui permet d'éviter d'aborder la place ou les impacts différenciés entre les femmes, donc de les effacer ;
2. Le fait de choisir des thèmes moins perçus comme inconfortables *pour certaines femmes* diminue l'inconfort de toutes les femmes.

Pourtant, aborder des enjeux que certaines femmes considèrent « objet » de débat pourrait

diminuer l'inconfort et l'effacement que d'autres vivent dans les milieux féministes. La recherche du confort de certaines femmes sert ainsi à justifier des violences épistémiques qu'elles font vivre à d'autres, par exemple en universalisant leur vécu (d'inconfort) et en invisibilisant les réalités dont elles ne veulent pas parler. Almeida et Lopez (2021) ressortent d'ailleurs plusieurs exemples des mécanismes utilisés pour effacer ou traire les critiques des femmes noires et racisées dans les milieux féministes institutionnalisés, des larmes des femmes blanches, à la colère, l'exclusion et au renvoi. Comme le confort de certaines femmes est la norme dans les milieux féministes, celles qui y circulent *apprennent* comment le(s) protéger, par exemple de quels sujets traiter et lesquels taire, qui éviter ou inviter, comment agir dans les espaces, etc. ; plusieurs femmes apprennent ainsi à ne pas parler de leurs expériences, rire aux éclats ou partager des critiques pour éviter d'être vues comme dérangeantes (Almeida et Lopez 2021), comme inconfortables.

Bien que les inconforts soient appris, ils sont tout de même ressentis par les femmes qui vivent une tension interne si quelque chose *qui les dérange* survient, que ce soit un sujet de débat, un vêtement, une personne. Ces inconforts peuvent être conscients ou non, mais avoir les mêmes impacts, non seulement pour construire/perpétuer la perception du corps comme inconfortable, mais aussi sur la situation dans laquelle l'inconfort survient. En effet, comme certaines femmes apprennent que leur confort est la norme du milieu et qu'elles vont en être protégées, elles apprennent également à réagir à l'inconfort, le leur et celui des personnes qu'elles considèrent faire partie du « nous ». Parce qu'elles sont inconfortables, elles peuvent, par exemple, éviter certains sujets, refuser de dire certains mots ou de reconnaître certaines réalités ou violences (ex. racisme,

islamophobie, transphobie), se retourner contre celles vues comme source de leur inconfort ou faire front commun, entre nous contre elles (Almeida et Lopez 2021; Ahmed 2012, DiAngelo 2020). Le fait de nommer « ressentir un inconfort » autorise ainsi l'usage de violences pour s'en protéger. D'ailleurs, comme le « nous » qui partage le privilège du confort structure les milieux féministes institutionnalisés, ceux-ci sont organisés de manière à le préserver, à la fois dans les politiques, les pratiques ou les normes informelles. Ceux-ci permettent à des femmes d'être confortables dans les espaces, d'y naviguer et d'y devenir expertes alors qu'ils mènent à ce que les femmes construites et perçues comme inconfortables quittent, par elles-mêmes ou y étant forcées (Almeida et Lopez 2021).

De fait, de plus en plus de milieux appellent à accepter de vivre des inconforts, à tolérer les inconforts et, pour cela, à en prendre conscience. Toutefois, mêmes lorsqu'ils sont conscients, les inconforts peuvent être justifiés par des discours qui portent en eux des préjugés racistes, nommés comme inconfort (Jacquet 2017), ou qui délimitent le « seuil de tolérance » du « nous » dans les milieux féministes : « certaines ont affirmé avoir un malaise concernant les femmes qui viennent d'une "autre culture", car elles considèrent parfois que celles-ci accusent un "retard" sur les enjeux d'égalité de sexes » (Ancil Avoine et al. 2019, p. 203).

Bref, qu'ils soient connus ou non, intentionnels ou non, les inconforts – ceux considérés comme nécessitant des (ré)actions collectives – dans les milieux féministes institutionnalisés maintiennent la norme historique, notamment cis, blanche et hétérosexuelle, qui a pu y devenir dominante grâce aux systèmes d'oppression au Québec. Les inconforts ont servi et servent toujours à constituer les frontières d'un « nous » féministe et à repérer, parce qu'inconfortable pour ce « nous », tout ce qui y déroge; et à s'en protéger.

Politiser l'inconfort? Pistes pour les féministes confortables

Bien que je me sois intéressée aux inconforts dans les milieux féministes, ceux-ci n'existent pas en vase clos au Québec et sont porteurs des inconforts qui y circulent. Toutefois, considérant les valeurs et les visées du féminisme auquel j'adhère, il me semble essentiel de chercher à comprendre les mécanismes auxquels « je », les « nous » dans lesquels je m'inscris, et auxquels « nos » inconforts participent, contribuent à l'oppression d'autres personnes.

Dans cet article, j'ai cherché à exposer comment les inconforts dans les milieux féministes mènent à des violences perpétrées pour protéger le confort d'un « nous » exclusif face à la menace de personnes construites comme « non-nous » et comme inconfortables. Ces violences sont non seulement possibles, mais autorisées parce que les inconforts (vécus par certaines femmes) sont perçus comme des menaces pour les milieux féministes, vus comme espaces de confort pour le « nous ». De fait, comme féministes – et particulièrement pour les féministes confortables –, il est nécessaire de repenser notre rapport à/au l'in/confort et au « nous », non seulement pour avoir conscience de nos inconforts et de ce qu'ils font, mais pour créer des solidarités qui traversent les limites que le « nous » et nos inconforts bâtissons.

Politiser l'inconfort, c'est en parler; c'est, certes, parler du fait qu'on en vit, mais aussi questionner d'où cet inconfort vient et ce sur quoi il repose. C'est aussi se rappeler comment on en est venu dans les milieux féministes à avoir des inconforts qui structurent nos espaces et qui construisent des femmes comme inconfortables : *« Forgetting would be a repetition of the violence or injury. To forget would be to repeat the forgetting that is already implicated in the fetishization of the*

wound. Our task might instead be to remember how the surfaces of bodies came to be wounded in the first place³. » (Ahmed 2014, p. 33)

Politiser l'inconfort, c'est « préserver une forme d'inconfort par rapport à [notre militance], même lorsque celle-ci nous apparaît un espace de refuge » (Ahmed dans Toffoli 2021, p. 27). C'est accepter et même vouloir que les milieux féministes ne soient pas confortables. Comme ils ne le sont déjà pas pour beaucoup de femmes exclues du « nous » féministe historique au Québec, c'est donc aux femmes qui y ont été et y sont confortables de le comprendre. Pour les féministes confortables, accepter de « vivre des inconforts » ne signifie pas de simplement tolérer le sentiment de tension interne, c'est comprendre que la position qu'elles occupent,

construite comme privilégiée dans les milieux féministes institutionnalisés et au Québec, leur a enseigné qu'elles ont droit au confort et à la protection contre les inconforts, ce que d'autres femmes n'apprennent pas et ne vivent pas (Almeida et Lopez, 2021). C'est aussi comprendre que leur confort dans les milieux féministes institutionnalisés repose sur le travail et l'inconfort de d'autres femmes. Finalement, c'est comprendre que les inconforts perçus comme menaces empêchent la solidarité dans les milieux féministes et accepter que « la réussite d'une lutte réside moins dans la perturbation de l'ordre établi que dans la capacité de celles et ceux qui la mènent à se déranger eux-mêmes, à cultiver un inconfort » (Toffoli 2021, p. 25).



(crédits Em Saulnier-Leclerc)

3. « Oublier reviendrait à répéter la violence ou la blessure, à reproduire l'oubli déjà inscrit dans la fétichisation de la plaie. Notre véritable tâche pourrait être, au contraire, de nous souvenir des processus par lesquels les corps en sont venus à être blessés dès le départ. » Je traduis.



(crédits Em Saulnier-Leclerc)

Notice biographique

Mélanie Ederer est travailleuse sociale, doctorante en études des populations et féministe. Après avoir navigué dans plusieurs espaces militants, elle a été présidente de la Fédération des femmes du Québec de 2021 à 2023. Comme chercheure, elle s'intéresse aux représentations sociales et aux émotions dans une perspective de changement sociale. Dans ses différents chapeaux, elle cherche à combiner théorie et pratique pour lutter contre les injustices sociales.

Références

Ahmed, S., (2012). *On being included. Racism and diversity in institutional life*. Durham: Duke University Press.

Ahmed, S., (2015). *The Cultural Politics of Emotion* (2^e éd.). Édimbourg: Edinburgh University Press.

Ahmed, S., (2017). *Living a Feminist Life*. Durham: Duke University Press.

Almeida, J., & Lopez, M., (2021). X Feminist workplaces : “Safe spaces” for black women? Dans : C. Kuptsch et É. Charest, dir. *The future of diversity*. International Labour Office. p. 171-196. [Consulté le 18 octobre 2025]. Disponible sur : https://www.ilo.org/sites/default/files/wcmsp5/groups/public/@dgreports/@dcomm/@publ/documents/publication/wcms_831316.pdf

- Ancil Avoine, P., Veillette, A.-M. et Pagé, G., (2019). Le renouvellement de l'approche féministe des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel face à la nécessité intersectionnelle : un engagement mitigé malgré des efforts certains. *Recherches féministes*. 32(2), p. 197–215. [Consulté le 18 octobre 2025]. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2019-v32-n2-rf05199/1068346ar/>
- Bilge, S., (2015). Le blanchiment de l'intersectionnalité. *Recherches féministes*. 28(2), p. 932. [Consulté le 18 octobre 2025]. Disponible sur : <https://doi.org/10.7202/1034173ar>
- Campbell-Fiset, M.-E., (2017). Analyse d'un backlash intramouvement : les états généraux de l'Action et de l'analyse féministes (2011-2014), mémoire de maîtrise. Université du Québec à Montréal.
- Hamrouni, N., et Maillé, C., (2015). Le sujet du féminisme est-il blanc? Femmes racisées et recherche féministe. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- Hochschild, A. R., (1979). *Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure*. *American Journal of Sociology*. 85(3), p. 551-575. [Consulté le 18 octobre 2025]. Disponible sur : <https://doi.org/10.1086/227049>
- Hochschild, A. R., (1983). *The managed heart: Commercialization of human feeling*. Berkeley: University of California Press.
- Jacquet, C., (2017). Représentations féministes de « la religion » et de « la laïcité » au Québec (1960-2013) : reproductions et contestations des frontières identitaires. Reproductions et contestations des frontières identitaires, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.
- Le Gresley, S.-M., (2018). Sur les traces de l'intersectionnalité : l'intervention avec les femmes immigrantes et racisées dans les centres de femme, mémoire de maîtrise. Université du Québec à Montréal.
- Lopez, M., (2016). Enjeux et défis de l'appropriation de l'intersectionnalité au sein du mouvement des femmes du Québec. *Revue Droits et libertés*. 35, p. 3940.
- Marchand, I. et Ricci, S., (2020). Sexisme et racisme : la diversité ethnoculturelle, défi au mouvement féministe. Dans : Corbeil, C. et Marchand, dir. *L'intervention féministe d'hier à aujourd'hui. Portrait d'une pratique sociale diversifiée*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage. p. 65-92.
- Szczepanik, G., Descarries, F., Blais, M. et Ricci, S., (2010). Penser le Nous féministes : le féminisme solidaire. *Nouveaux cahiers du socialisme*. 4(1), p. 188-203.
- Toffoli, C., (2021). *Filles corsaires : Écrits sur l'amour, les luttes sociales et le karaoké*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.